

## DES FEMMES À L'HONNEUR

CLAIRE DE DURAS (1777-1828),  
ÉCRIVAINNE

Georges-François POTTIER\*

**RÉSUMÉ :**

Claire de Duras (1777-1828), propriétaire du château de Rigny-Ussé en Touraine, grande amie de Chateaubriand, a écrit plusieurs romans. *Ourika* (1823), *Édouard* (1825), *Olivier* (1826) traitent de l'égalité entre les hommes et les femmes de toutes conditions sociales et de toutes races, thèmes novateurs à l'époque. Les ouvrages de Claire de Duras, considérée aujourd'hui comme un précurseur féministe, peuvent être lus comme une analyse des obstacles à l'accomplissement personnel et au bonheur.

**ZUZAMMENFASSUNG :**

Claire de Duras (1777-1828), Eigentümerin des Schlosses Rigny-Ussé in der Touraine und enge Freundin von Chateaubriand, hat mehrere Romane verfasst. *Ourika* (1823), *Édouard* (1825) und *Olivier* (1826) handeln von der Gleichheit von Männern und Frauen, aus jeder Klasse und Rasse, was damals ein neues Thema war. Die Werke von Claire de Duras, die heutzutage als eine feministische Schriftstellerin betrachtet wird, können als eine Analyse der Hindernisse zur Selbstentfaltung und zum Glück interpretiert werden.

**ABSTRACT:**

Claire de Duras (1777-1828), who owned the château d'Ussé in Touraine, and was a close friend of Chateaubriand, wrote several novels. *Ourika* (1823), *Édouard* (1825), *Olivier* (1826) deal with equality between men and women, from all social classes and races, an innovative topic at that time. Considered today as feminists, her novels present an analysis of the obstacles to personal fulfilment and happiness.

---

\* Archives départementales d'Indre-et-Loire.

En 1927, devant la Société littéraire et artistique de Touraine, Marcelle Joignet donnait une conférence intitulée *Le préromantisme en Touraine : la duchesse de Duras*. Depuis, en Touraine, on ne parle guère de cette écrivaine. À Tours, aucune rue ne porte son nom. Dans Wikipédia, à la rubrique « Claire de Duras », aucune mention de sa vie à Rigny-Ussé, période pourtant capitale pour elle puisqu'elle y vécut ses années les plus heureuses. Et à la rubrique « Château d'Ussé », il est juste noté que les Duras en furent propriétaires. Sur le site officiel internet du château de Rigny-Ussé, il est seulement signalé qu'« en 1807, le château passa dans la famille de Duras ». Aucune référence à la romancière. Il est peut-être temps de faire le point. Depuis 1927, des inédits ont été publiés et les chercheurs portent un nouveau regard sur cette romancière devenue, pour certains, une icône littéraire.

## UNE JEUNESSE PERTURBÉE

Claire-Louise-Rose-Bonne est née le 27 février 1777 à Brest. Son père, Armand Guy Simon de Coëtneupren de Kersaint et sa mère créole, Claire Louise Françoise d'Alesso d'Escagny, sont issus de riches familles de planteurs de la Martinique. Fille unique et choyée, Claire grandit au milieu de la société la plus élégante de l'époque, accompagnant sa mère dans les brillants salons de Paris. La mésentente conjugale de ses parents qui vivent quasiment séparés l'attriste. Elle adore son père, chérit sa mère et souffre de leurs dissentiments. Elle étudie seule dans la bibliothèque de son père où elle se réfugie.

La mère de Claire, très introvertie et à la santé fragile, ne peut entourer sa fille de toute son affection et la place, début 1789, alors qu'elle n'a que douze ans, au couvent de Panthémont, rue de Grenelle à Paris. Bardoux (*La duchesse de Duras*, 1898) la décrit alors ainsi : « tête de Bretonne, avec des yeux bruns, des cheveux noirs, la taille courte, la bouche petite, le nez bien fait, le front très grand ». Claire poursuit des études dans ce couvent qui accueille les jeunes filles de la haute société et où elle se lie avec la future marquise de Sainte-Maure, et avec la future comtesse de La Tour du Pin. Après la dissolution des ordres religieux (novembre 1789-février 1790), Claire quitte le couvent de Panthémont à l'âge de quatorze ans.

La Révolution rend possible la séparation légale des parents de Claire (31 mai 1792) qui ne s'entendaient plus.

Le père de Claire, aristocrate aux idées libérales, auteur en 1788 d'un pamphlet contre les privilèges et en 1792 d'un véritable plan d'affranchissement des esclaves, membre du club des Amis de la constitution, co-fondateur de la revue *Les Amis de la Constitution et de la Liberté*, est élu à l'assemblée législative en octobre 1791. Au procès de Louis XVI, le député girondin Guy de Kersaint, opposé à la mort du roi, vote pour la réclusion puis démissionne le 18 janvier 1793, trois jours avant la mort du roi. Sous la Terreur, le père de Claire est destitué de ses fonctions de député en juillet 1793, arrêté le 14 août 1793. Ses biens confisqués, il est condamné et meurt sur l'échafaud le 5 décembre 1793.

Claire et sa mère apprennent sa mort par un crieur public à Bordeaux au moment de leur embarquement pour la Martinique où elles comptent se réfugier dans leurs domaines pour fuir les événements révolutionnaires. Claire a seize ans.

En Martinique, les deux femmes vendent leurs possessions, puis, après un séjour de quelques mois en Suisse, émigrent à Londres en avril 1795. Grâce à une fortune considérable les deux femmes vivent dans les beaux quartiers de l'émigration française. Cependant, Claire, libérale comme son père, ne voit pas sans trop de déplaisir la Révolution et les changements qu'elle pourrait apporter dans une société figée et conventionnelle.

## UN MARIAGE MALHEUREUX

Dans le milieu de l'émigration française, Claire rencontre celui qui deviendra son époux, un autre émigré, Amédée-Bretagne-Malo de Durfort (1771-1838). Né à Paris le 5 avril 1771, il est le fils d'Emmanuel-Céleste-Augustin de Durfort, duc de Duras (1741-1800), et de la duchesse Louise-Henriette-Charlotte-Philippine de Noailles-Mouchy (1745-1822), dame du palais de la dauphine et de la reine. Amédée-Bretagne-Malo a émigré en 1791, puis a fait la campagne de 1792 dans l'armée des princes. Après un séjour en Espagne, il passe en Angleterre. En 1795, il est nommé premier gentilhomme de la chambre du futur roi Louis XVIII.

Le 27 novembre 1797, à Londres, le mariage de la riche héritière Claire de Kersaint avec le duc de Duras, réduit à un triste état de pénurie financière, est béni par Mgr de Boisgelin (1732-1804), archevêque d'Aix, exilé à Londres.

Leurs deux filles naissent à Londres, Claire-Louise-Augustine-Félicité-Maclovie, dite Félicie, en 1797 et Claire-Césarine-Henriette-Philippine-Benjamin, dite Clara, en 1799.

Jusqu'à la naissance de sa première fille, Claire s'adonne à sa formation intellectuelle (anglais, italien, latin). Elle aime passionnément son mari, un amour toutefois guère payé en retour, et elle reportera toute sa passion sur sa fille aînée.

## LE RETOUR EN FRANCE ET L'INSTALLATION AU CHÂTEAU D'USSÉ

Avec l'Empire, certains émigrés peuvent revenir en France et le retour de Claire à Paris est possible, mais celui de son mari est jugé trop dangereux. Les biens de son père lui sont restitués. Claire réside 31 rue de Varenne, dans son hôtel particulier. De 1801 à 1808, à Paris, Claire fréquente les soirées du salon de Flore où se réunissent M<sup>me</sup> de Staël, Humboldt, Arago, Talma, Rémusat, Villemain, Cuvier. En février 1808, elle fait une rencontre décisive en la personne de l'écrivain Chateaubriand, son aîné de dix ans. L'amitié absolue et l'amour platonique de Claire pour Chateaubriand ne seront jamais démentis et ils s'appelleront frère et sœur dans leur correspondance.

Le duc de Duras, partisan des Bourbons, rentré en France sous un nom d'emprunt, n'est rayé officiellement de la liste des émigrés que le 15 novembre 1807. Claire a quelque temps auparavant, le 29 octobre 1807, acquis avec sa belle-mère, la veuve d'Emmanuel de Durfort de Duras, et avec sa mère le château et domaine d'Ussé à Achille de Chalabre pour 695925 francs. Dans sa correspondance, Claire annonce : « *J'ai trouvé un bon château, toute une famille rassemblée avec tous les comforts de la vie* » (lettre à Rosalie de Constant, 12 mai 1806). « *Nous sommes fixés en Touraine [...]. C'est une charmante habitation ; elle est peut-être trop belle pour me plaire tout à fait [...]. Je quitterai Paris tout de suite après Pâques ; j'irai retrouver mes bois et ma jolie rivière d'Indre. Il ne manque à la vue d'Ussé qu'un horizon de Suisse pour terminer le tableau. Rien n'est si beau que le parc et l'antique futaie qui couronne le château...* » (lettre à Rosalie de Constant, 19 février 1808).

Lisons une lettre dans laquelle elle décrit son château : « *Ussé est admirable [...]. Le parc est d'une étendue, d'une simplicité, d'une beauté d'ombrages rares pour la France. Les sites en sont variés à l'infini [...]. On fait à Ussé*

*tout ce que l'on veut et "liberté" est notre devise* ». Dans une autre lettre, elle écrit : « *le mérite de la vue d'Ussé, c'est le mouvement. Dès que le vent tourne à l'ouest, la Loire est couverte de bateaux...* » (mai 1809).

À Ussé, ce sont des années heureuses. Un critique en 1910, Pailhès, déclare dans *La Duchesse de Duras et Chateaubriand d'après des documents inédits* : « *À l'ombre des tours de ce château, sous les ombrages séculaires de ce parc immense, elle avait vu grandir sa fille adorée ; et son culte s'était développé avec les qualités et les charmes de son objet. Elle lui reconnaissait tous les dons, tous les talents, toutes les vertus. Volontiers, elle lui aurait dédié le mot de M<sup>me</sup> de Sévigné, mère idolâtre : "c'est la plus belle fille du monde". Mme de Duras disait l'équivalent : "Félicie est belle comme un ange" ».*

De 1808 à 1814, pendant l'Empire, le couple vivra retiré à Ussé. Claire de Duras fait « *de son château un centre de ralliement pour les survivants de l'ancienne société, un asile pour les fidélités courageuses, un rendez-vous d'amitiés choisies* » (Lescure, notice dans l'édition d'Ourika de 1878).

En 1810, sur les « *listes des personnes les plus marquantes du département* », le duc de Duras est signalé comme « *propriétaire ; 40 ans. La fortune de M. de Duras appartient à son épouse dont il gère les biens. M. de Duras vit dans sa terre d'Ussé qu'il fait valoir. Il est estimé dans le pays* » avec cette curieuse remarque : « *bonne moralité, attaché au gouvernement* ». Les Duras sont fort riches, leurs revenus sont estimés à 40 000 francs.

À cette époque, si le duc réside plus souvent à Ussé qu'à Paris, Claire fait des séjours intermittents de trois ou quatre mois à Paris où elle retrouve ses amis et surtout fréquente assidûment Chateaubriand.

À Paris, Claire et Chateaubriand se verront chaque jour, se promenant sur les boulevards, ce qui fait jaser le tout-Paris qui se demande quelle est la nature exacte de leur relation. Ils se conteront leurs plus grands secrets, leurs peines et tourments pendant une vingtaine d'années. Claire transposera dans son roman *Ourika* cette forte relation : « *Il ne me cachait rien, et il ne se doutait pas qu'il me confiât quelque chose. Depuis si longtemps il comptait sur moi, que mon amitié était pour lui comme sa vie ; il en jouissait sans la sentir ; il ne me demandait ni intérêt ni attention ; il savait bien qu'en me parlant de lui, il me parlait de moi, et que j'étais plus lui que lui-même : charme d'une telle confiance, vous pouvez tout remplacer, remplacer le bonheur même ! [...] J'aurais volontiers donné ma vie pour lui épargner un moment de peine* ». Aveu d'une passion non partagée pour Chateaubriand qui

écrivira de son amie dans les *Mémoires d'outre-tombe* : « Une forte et vive amitié remplissait alors mon cœur : la duchesse de Duras [...]. La chaleur de l'âme, la noblesse du caractère, l'élévation de l'esprit, la générosité du sentiment, en faisaient une femme supérieure ».

Quand Claire retourne en Touraine, les billets ou lettres de Chateaubriand la suivent : « *J'attends bientôt un petit mot de ma sœur* ». « *L'hiver reviendra ; nous nous reverrons, et si je le puis j'irai à Ussé* ».

Chateaubriand, de 1808 à 1814, écrit 96 lettres à Claire, sur 295 recensées dans la correspondance générale de l'écrivain pour la même période (soit plus de 30 %) ! Chateaubriand ne se lasse pas de lui écrire tout ce qu'elle représente pour lui : « *je ne reçois de personne au monde de lettres que j'aime plus à recevoir que les vôtres ; je vous aime plus que personne* », « *je veux répondre sur le champ pour vous dire combien je vous aime, combien je suis désolé de ne pas vous voir, combien vous me manquez dans la vie, combien votre présence m'est douce et nécessaire* », « *je me fais une telle joie de vous revoir après une si longue absence que j'y pense jour et nuit* », « *je vous prouve assez que vous êtes le premier intérêt de ma vie* », « *vous avez été, vous êtes, et serez le premier attachement de ma vie. Je ne connais personne au monde dont l'esprit et le cœur soient plus en harmonie que le vôtre avec tout ce que je sens et j'éprouve. Je donnerais tout au monde pour vous* ».

Claire, avec ses longs moments passés avec Chateaubriand, et comme l'écrit dans ses *Mémoires* la comtesse de Boigne, « *s'aperçut enfin de la supériorité qu'elle avait sur son mari et le lui fit sentir avec une franchise qui amena des dissensions* . *Au temps de sa passion, innocente autant qu'extravagante pour monsieur de Chateaubriand, elle cherchait une distraction à ses ennuis domestiques. Madame de Duras n'avait dans sa jeunesse aucun agrément, mais elle avait beaucoup d'esprit, le cœur haut placé et une véritable distinction de caractère. Plus le théâtre où elle a été placée s'est élevé, plus sa valeur a été révélée* ».

La révélation de sa supériorité est, après la mort de son père – blessure inoubliable –, un véritable tourment pour Claire.

Même si Ussé reste un lieu de bonheur, Claire se languit : « *Me voici dans ma retraite pour bien longtemps. Je n'ose penser à la quantité de mois qui vont s'écouler avant que je revoie mes amis* ». « *Ussé est très brillant, l'été, mais il est ennuyeux à périr, l'hiver* ». Alors, Claire lit beaucoup pour se distraire : « *pour en revenir à ma bibliothèque [...], elle contient à présent un*

*peu plus de deux mille volumes ; j'ai de la place pour trois mille, je l'augmente tous les ans ».*

En 1813, après le désastre de la campagne de Russie, la chute de Napoléon est évidente. Une vaste conjuration royaliste se constitue. Le duc de Duras, demeurant au château d'Ussé, prend en charge l'organisation du complot en Touraine et en Orléanais, visant à faire soulever les gardes d'honneur bretons et vendéens cantonnés à Tours. Le complot échoue.

En août 1813, malgré la gravité des événements, Claire est toute occupée par les préparatifs du mariage de sa fille aînée et chérie. Le 30 septembre 1813, Félicie, âgée de 15 ans, épouse Charles-Léopold-Henri de La Trémoille, prince de Talmont, âgé de 27 ans, très lié au milieu des royalistes intransigeants.

Claire, malheureuse en amour avec son mari et qui a reporté tout son amour sur sa fille Félicie, va voir cette dernière s'éloigner au profit de sa belle-famille. Le sentiment de solitude que Claire éprouve, elle le transposera dans les états d'âme d'Ourika, héroïne du roman éponyme publié par Claire en 1822. « *Après le mariage de Félicie, elle n'eut plus jamais le courage de revenir à ce château d'Ussé, témoin de son passé* » déclare Pailhès (*op. cit.*).

Cette séparation est un nouveau drame dans sa vie. Cette vie en apparence heureuse et brillante fut intérieurement une destinée de malheurs.

## LA VIE PARISIENNE ET LE SALON DE CLAIRE DE DURAS

Fin décembre 1813, les troupes anti-napoléoniennes envahissent la France. Claire avec sa fille Clara quittent Ussé pour Paris. Son époux reste au château où Claire lui écrit les nouvelles de Paris : « *nous menons une vie d'agitation et d'inquiétudes qui dévore. Je voudrais être à Ussé. Je me sens le besoin du repos* ». Le 4 avril 1814, Napoléon abdique. Lors du retour des Bourbons, c'est le duc de Duras qui reçoit, le 25 avril, au nom de la France, Louis XVIII au château de Compiègne. Claire est à ses côtés. Le duc de Duras, premier gentilhomme de la Chambre du Roi, est appelé à siéger à la Chambre des Pairs le 4 juin. À Paris, des appartements leur sont attribués aux Tuileries et à Saint-Cloud où ils jouent un grand rôle social du fait de la charge du duc. Sous la première Restauration, le salon de Claire aux Tuileries est très couru : « *on y causait librement et plus raisonnablement qu'ailleurs* » (comtesse de Boigne), « *elle était devenue [en 1814] un des coryphées de la société*

*antibonapartiste du faubourg St Honoré. Ne pouvant se distinguer par la beauté du visage [...] elle visa à briller par l'esprit, chose qui lui était facile, car elle en avait beaucoup, et par capacité, qualité indispensable pour occuper la première place dans la société où elle vivait [...] Son caractère naturellement présomptueux et dominateur la préparait par-dessus tout à jouer un tel rôle » (La Tour du Pin).*

Durant les Cent Jours (20 mars-22 juin 1815), ils suivent le Roi à Gand. « *Madame la duchesse de Duras était venue rejoindre M. le duc de Duras parmi les bannis. Je ne veux plus dire de mal du malheur, puisque j'ai passé trois mois auprès de cette femme excellente, causant de tout ce que des esprits et des cœurs droits peuvent trouver dans une conformité de goûts, d'idées, de principes et de sentiments. Madame de Duras était ambitieuse pour moi : elle seule a connu d'abord ce que je pouvais valoir en politique ; elle s'est toujours désolée de l'envie et de l'aveuglement qui m'écartaient des conseils du Roi » (Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-tombe*).*

Durant leur séjour à Gand, nouvelle tristesse pour Claire, sa mère, aux facultés mentales altérées depuis la mort de son époux et en état de démence, décède le 2 avril 1815.

Après les Cent jours, à Paris, le salon de la résidence des Duras, au pavillon de Flore aux Tuileries, est extrêmement brillant. Celui de Claire, 31 rue de Varenne, est l'un des plus agréables de la Restauration, le plus prisé par les gens d'esprit et les intellectuels et, grâce à la position de son mari à la cour, l'un des plus fréquentés par les notabilités. Son salon est resté célèbre. Avec simplicité, Claire mène l'existence de la haute société. De nombreux témoins évoqueront les salons de la duchesse de Duras dont Sainte-Beuve dans la *Revue des Deux-Monde* en 1834. Il lui consacra d'ailleurs une étude en 1855 dans *Portraits de femmes*.

On vante « *le charme magique de sa parole* ». Son salon réunit, par sa volonté, de grandes inégalités de fortunes et d'opinions, des rangs et des talents très divers. Tous les soirs, une cinquantaine de personnes se réunissent, savants, écrivains, étrangers de distinction, grands seigneurs de Paris. S'y retrouvent le duc de Richelieu, le duc de Raguse, Alexandre Laborde, Humboldt, le vicomte de Bonald, Joseph de Maistre, Madame de Staël, Benjamin Constant, le comte Charles de Rémusat, le marquis de Custine, Lamartine, la marquise de la Tour du Pin, Arago, le maréchal Soult, Delphine Gray, Cuvier, le comte Molé, Montmorency, Villèle, Barante, Talleyrand, Joseph Fiévée, Villemain,

sans oublier Chateaubriand qui ne vient qu'en intime, lorsqu'il n'y a pas de société. De nombreuses personnalités étrangères fréquentent le salon de Claire de Duras lors de leurs séjours à Paris : le duc de Wellington (le vainqueur de Waterloo), l'ambassadeur d'Angleterre, de Russie, le très lettré comte Pozzo di Borgo, un vieil ennemi de Napoléon. Outre les réunions du soir, Claire reçoit dans l'après-midi, de quatre à six heures, mais seulement des intimes ou des personnages de marque. Chateaubriand vient lire ses textes, comme *Les aventures du dernier Abencérage* dont Claire fut la première lectrice. Claire parle de ses lectures du matin.

La comtesse de Boigne qualifie le salon de Claire de « *maison la plus agréable de Paris. La position de son mari à la cour la mettait en rapport avec les notabilités de tout genre, depuis le souverain étranger qui traversait la France, jusqu'à l'artiste qui sollicitait la présentation de son ouvrage au Roi. Elle avait tout le tact nécessaire pour choisir, dans cette foule, les personnes qu'elle voulait grouper autour d'elle. Et elle s'était fait un entourage charmant, au milieu duquel elle se mourait de chagrin et de tristesse* ».

George Ticknor, un Américain de passage à Paris, donne un aperçu du salon de Claire de Duras : « *ardente, enthousiaste, extraordinairement instruite, bien que toujours simple et sans prétention, elle ne pouvait parler sans captiver tous ses auditeurs, même les plus célèbres [...]. C'était surtout dans les petites réunions intimes qu'on pouvait juger le charme magique de sa parole. Un soir qu'elle n'avait à sa table que sa plus jeune fille, M. de Humboldt et moi, je fus littéralement soulevé en l'écoutant* ».

Mais, nous dit Sainte-Beuve, « *on lui en voulait en certains cercles fanatiques pour l'éclat de son salon, pour ses opinions libérales, pour l'espèce de gens, disait-on, qu'elle voyait : ses amis recevaient quelques fois d'odieuses lettres anonymes* ».

Quoi qu'il en soit, comme l'écrit Sarah Maza dans *Voix de femmes* en 1993 : « *Mme de Duras a rempli sa fonction de médiatrice en faisant se réunir dans son salon, pendant la Restauration, les esprits libéraux les plus brillants et les alliés conservateurs de son mari légitimiste ; les romans qu'elle écrit à la fin de sa vie n'en sont pas moins des récits d'exil ou d'échec* » (*Voix de femmes*, dans *De la littérature française*, 1993).

Claire reçoit aussi dans sa maison de campagne qu'elle s'est fait bâtir à Andilly, dans la vallée de Montmorency, ou dans ses maisons de Saint-Germain-en-Laye et de Saint-Cloud.

Malgré ce bonheur apparent, Claire se sent exclue. D'abord, la duchesse ne se trouve pas belle (et on retrouvera un écho de cette laideur supposée dans son roman *Ourika*). Et surtout elle est, et ce depuis 1809, totalement éloignée de son mari. Tous ses proches savent que son mariage n'est pas la réussite qu'elle espérait; elle qui aimait avec passion se retrouve avec un mari froid et distant. L'entente n'est pas idéale entre la libérale Claire et le légitimiste Amédée-Bretagne-Malo. De plus, il semble que le duc ait été davantage séduit par la dot de Claire que par elle-même. Il lui témoigne une indifférence de plus en plus marquée. La marquise de La Tour du Pin écrira dans son *Journal d'une femme de cinquante ans* : « Son mari était le moins romantique de tous les hommes [...]. Le ménage s'accordait moins que jamais. M. de Duras avait une attitude de plus en plus mauvaise à l'égard de sa femme. Elle en pleurait jour et nuit et adoptait malheureusement des airs déplorables qui ennuyaient son mari à périr. Il le laissait voir avec un sans-gêne blessant, que je lui reprochais souvent. À quoi il répondait que l'amour ne se commandait pas et qu'il détestait les scènes [...] Les journées se passaient tant bien que mal : ils avaient sans discontinuer du monde [...] la pauvre Claire ne pensait qu'à faire du roman, avec un mari qui était le moins romantique de tous les hommes ». La duchesse de Maillé, dans *Souvenirs des deux Restaurations* : « Sa femme l'aimait passionnément et il était très infidèle. Ce n'était pas le moyen d'avoir la paix chez lui, aussi n'y était-elle pas et il s'en étonnait, comme s'il n'avait pas su à qui s'en prendre. Son père et son grand-père avaient été tellement libertins qu'il se croyait régulier en n'ayant qu'une maîtresse [...]. Il ne comprenait pas qu'il dût s'arrêter et gêner ses goûts et ses fantaisies ; il s'étonnait de l'humeur de sa femme comme une injustice ». Ce désenchantement pourrait expliquer son amitié très forte pour Chateaubriand et son engouement pour sa fille aînée : « Ses sentiments purs et passionnés, qu'il s'agisse de Chateaubriand ou de sa fille Félicie, éveillent la désapprobation dans une société qui ne connaît ni la passion du cœur ni celle de l'esprit. Ne voyant pas le "mal" qu'il y a à aimer, Claire de Duras ne cache pas la force de ses sentiments et se fait sans cesse rappeler à l'ordre par ses amies et sa famille » (Claudine Hermann, préface à *Ourika*, éditions des Femmes, 1979).

Toutefois, ses deux grandes passions, Chateaubriand et sa fille Félicie, sont désenchantées.

## CLAIRE ET CHATEAUBRIAND

Très influente à la cour, Claire de Duras veut faire la fortune politique de Chateaubriand. Elle protège « *son frère* », règle ses dettes. Grâce à son appui, Claire soutient la carrière politique et diplomatique de l'écrivain, intervient pour les nominations de Chateaubriand. L'écrivain obtiendra ainsi le poste d'ambassadeur de Suède le 8 juillet 1814, poste qu'il n'occupera jamais. Puis Claire fera tout pour qu'il soit nommé ministre de l'Intérieur, pair de France (1815), ambassadeur à Berlin (1821), à Londres (du 2 avril au 10 septembre 1822) et ministre des affaires étrangères (décembre 1822-1824). Les relations entre Claire et Chateaubriand seront causes de difficultés pour Claire; elle lui donnait tout, supportait les amitiés et liaisons féminines de Chateaubriand, tandis que lui ne supportait guère les critiques qu'elle lui faisait. Bouderies et réconciliations ponctuèrent leurs relations. Elle lui écrit : « *Une amitié comme la mienne n'admet pas le partage. Elle a les inconvénients de l'amour et j'avoue qu'elle n'en a pas les profits ; mais nous sommes assez vieux pour que cela soit hors de la question. Savoir que vous dites à d'autres tout ce que vous me dites, que vous les associez à vos intérêts, cela m'est insupportable* ».

Claire copiera sous la dictée de l'écrivain de nombreux passages de ses textes. Lorsqu'elle commencera à écrire des romans, Chateaubriand en sera le premier lecteur.

Lors de son ambassade à Londres, Claire lui fait parvenir par courrier une sorte de journal au quotidien où elle consigne tout ce qui pourrait intéresser l'écrivain ambassadeur. Mais, désirant des preuves d'amour, elle ne cesse de lui faire des récriminations et des reproches personnels et leur relation épistolaire est tout empreinte de cette fâcherie.

## SES FILLES, SOURCE DE TOURMENTS

Sa fille Félicie est aussi source de tourments. On a vu que Félicie s'était mariée avec le très royaliste prince de Talmont en septembre 1813. Le 7 novembre 1815, un nouveau drame survient qui va avoir de graves conséquences pour Claire, le prince de Talmont décède sans laisser de descendance. Félicie a 17 ans. Détachée de ses parents sous l'influence de sa belle-mère, la

princesse douairière de Talmont, la fille bien aimée de Claire s'est attachée à sa belle-famille conservatrice, liée aux Ultras et ne retourne plus chez sa mère. Claire écrit à son amie Rosalie de Constant le 29 décembre 1824 : « *je m'accuse moi-même de l'avoir mariée à quinze ans, de l'avoir jetée dans une famille de gens factices et égoïstes* ». Marcelle Joignet résume très bien la situation : « *Sa mère la voyait avec stupeur grandissante, effrayée, prendre le contre-pied de tout ce qui leur avait été communément cher jusqu'alors. Ces deux cœurs s'adoraient, ils vivaient l'un dans l'autre pendant la radieuse jeunesse de l'enfant préférée ; et voici qu'ils ne se comprennent plus, qu'ils se deviennent étrangers. La froideur de Félicie envers sa mère devient peu à peu un bloc de glaces que rien ne doit plus fondre* ».

L'éloignement de sa fille aînée n'est pas le seul drame familial qui va contrarier le destin de Claire. Sa destinée de malheur, nous l'avons dit, va être une fois de plus troublée par un événement dont toute la société va parler : les fiançailles rompues in extremis de sa fille cadette Clara.

En effet, début 1818, trois jours avant la signature du contrat de mariage, le fils de Delphine de Custine, une amie de Claire et de Chateaubriand, Astolphe de Custine (1790-1857), rompt les préparatifs de mariage.

Un biographe du marquis de Custine note que « *chez les Duras où il est allé constamment [...] subir avec délices le charme impérieux de la duchesse, il s'est laissé convaincre de son goût pour la fille, Clara, a demandé sa main puis brusquement, s'est désisté. Naturellement, les beaux-parents, dépités, ont revendiqué la rupture et insinué que Custine était impuissant* » (Julien-Frédéric Tarn, *Le marquis de Custine*). Astolphe écrit à une amie confidente, Rahel Varnhagen, le 12 juillet 1818 : « *Tout avait été mis en œuvre pour faire réussir une affaire, dont elle avait fait, par je ne sais quel sentiment passionné, qu'elle applique à tout ce qu'elle veut, l'affaire de sa vie [...]. Mais enfin [...], elle avait risqué le sort, le bonheur de sa fille [...]. Je me suis laissé persuader par une femme que j'aime beaucoup, que j'aimais encore plus sa fille et que je voulais l'épouser. Je me suis laissé pousser à la demander au père...* ». Astolphe de Custine racontera à sa manière, en 1829, sa version de la rupture, dans un roman *Aloys ou le religieux du Mont Saint-Bernard*, publié sans nom d'auteur. Il présente la rupture comme un acte d'indépendance face aux intrigues de la duchesse de Duras. Dans ce roman, le héros, s'apercevant qu'il ne peut aimer la fille puisqu'il est épris de la mère, rompt en invoquant un secret. Dans ce roman à clefs, le lecteur de l'époque reconnaît, dans « Madame de M. »

retirée en Italie, Claire de Duras en son château d'Ussé et dans «Monsieur T.», l'ami de la mère du héros qui favorise la rencontre des jeunes gens, Chateaubriand.

La rupture est un scandale qui intrigue, le faubourg Saint-Germain cancanne. D'autant plus que Claire avait encouragé les fiançailles. La rupture ne serait pas venue de Custine, mais des Duras qui en auraient pris l'initiative. Custine serait homosexuel et babilan.

Astolphe écrira, en décembre 1834, à la duchesse d'Abrantès : *« je crois que Mme de Duras était la femme qui m'avait le plus aimé et dans mon inexpérience j'ai cru trop tard à ce sentiment que je partageais pourtant. J'étais alors comme engagé à épouser sa fille : j'ai frêmi et j'ai tout rompu. Je suis resté tendrement attaché à elle, et j'ai même fait beaucoup pour la revoir. Nous nous sommes rapprochés, mais au fond du cœur elle est devenue ma plus mortelle ennemie... Rien n'a été si dangereux pour moi que sa haine parce qu'elle m'a donné mauvaise opinion des femmes ».*

Astolphe de Custine se mariera néanmoins le 16 mai 1821 avec Léontine de Saint-Simon Courtomer. Chateaubriand ironise sur le caractère étrange de cette union : *« Quant à Astolphe de Custine il ne prendra pas le plaisir que vous lui souhaitez »* (Chateaubriand, *lettre à Claire de Duras*, 3 mai 1821).

Un fils, Enguerand, naîtra de cette union le 19 juin 1822. Quelque temps après la naissance de son fils, le 22 juillet, Astolphe part pour l'Angleterre pour n'en revenir que le 10 octobre accompagné d'un ami intime, Edward Sainte Barbe, qui sera le compagnon de toute sa vie. Il l'installe dans le château familial des Custine, voisin du domicile conjugal, à Fervaques, près de Lisieux, où ils vivront pendant 35 ans au scandale de certains. La femme d'Astolphe de Custine meurt le 7 juillet 1823 et son fils, en janvier 1826, d'une méningite. Le 28 octobre 1824, Astolphe de Custine qui avait rendez-vous avec un jeune officier de cavalerie de la Garde, se fait surprendre. Il est battu et maltraité par les camarades du soldat. Le scandale révèle au grand jour son homosexualité.

Plus d'un an après le scandale de la rupture, Clara se marie le 31 août 1819 avec Henry Louis comte de Chastellux. Le mari de Clara devient le proche collaborateur de Chateaubriand au ministère des affaires étrangères (secrétaire au congrès de Vérone en 1822, directeur des affaires politiques). L'attribution du titre de Rauzan qu'il prendra avec son mariage, titre qui vient de la famille de Claire, avec tous les avantages et privilèges qui lui sont

attachés, est une preuve et une volonté de Claire de reporter sur sa fille Clara tout l'amour qu'elle ne lui avait pas donné en favorisant sa fille aînée. Claire écrira à son amie Rosalie de Constant : « *Clara a souffert avec moi tout ce que j'ai souffert, cet ange pour lequel j'avais été injuste [...] dont j'avais diminué la fortune pour marier Félicie* ». Très attachée à sa mère, Clara, a plaisir comme elle à fréquenter les gens d'esprit et perpétue la tradition du salon. Dans les années 1830, Chateaubriand fréquente son salon faubourg Saint-Germain, très prisé par les écrivains et les aristocrates. Clara aura trois enfants dont une fille épousera Pierre de Blacas d'Aulps. Ce couple deviendra propriétaire du château d'Ussé. Clara décéda en 1863.

Quinze jours après le mariage de sa fille Clara, Claire va subir un terrible affront. La belle-mère de Félicie, intrigante et dominatrice, décide de favoriser le remariage, le 14 septembre 1819, de Félicie avec Auguste du Vergier, marquis de La Rochejaquelein (1784-novembre 1868). C'est le frère du chef de guerre vendéen. Claire, opposée à ce mariage avec un descendant vendéen, ennemi de son propre père, le libéral de Kersaint, n'assiste pas aux cérémonies. La très libérale Claire de Duras en est affectée jusqu'au point de tomber gravement malade. Claire répugnait à parler de ses chagrins concernant sa fille aînée ; elle se livrera dans son roman *Édouard* : « *Veuve à vingt ans, libre et charmante, elle peut épouser qui elle voudra ; elle a raison de ne pas se presser, de bien choisir et de ne pas laisser sacrifier une seconde fois à l'ambition* » (Duras, *Édouard*).

## UNE SI GRANDE LASSITUDE

De septembre 1819 à avril 1821, très affectée par la rupture des relations avec sa fille Félicie, Claire, qui s'est totalement éloignée de son mari, subit une grave maladie qui la rapproche de la mort, d'autant plus que Chateaubriand se lie avec Juliette Récamier. La passion de Chateaubriand pour Juliette Récamier entraîne une détérioration des relations entre Claire et l'écrivain.

Le 21 juillet 1820, Claire rédige son testament. Lasse du monde et souffrante, elle se retire dans ses propriétés à Saint-Cloud et à Andilly. Elle écrira en octobre 1823 à Rosalie de Constant : « *C'est depuis quatre ans que j'ai renoncé à sortir, après une rechute de mes affreuses souffrances qui a duré près d'un an et qui avait interrompu toutes mes relations de société. Le*

*monde me fatigue tant, qu'à cette époque j'ai passé huit mois de suite à Saint-Cloud pour l'éviter* ». Le duc de Duras accepte que sa femme ne tienne plus sa place parmi les notabilités, ne sorte plus dans le « grand monde ». Seule une société restreinte mais attentive et choisie par Claire lui sied : « *tous les soirs depuis neuf heures jusqu'à minuit, j'ai un petit cercle dont le fond se compose des mêmes personnages et où il y a toujours de la conversation* » (lettre à Rosalie de Constant, 28 octobre 1823). Ses amis du faubourg Saint-Germain, les fidèles Rémusat, Humboldt, Cuvier, Villemain, Talleyrand, Mme de Sainte-Maure, Mme de Vintimille, Laborde, Delphine Gay, discutent, lisent leurs propres œuvres et écoutent Claire lire ses écrits.

## LE REFUGE DANS L'ÉCRITURE

Car, de fin 1821 à fin 1822, en un an, malade, psychologiquement affaiblie, Claire écrit cinq livres tous marqués du sceau de la mélancolie et d'analyses sentimentales. Toute une œuvre en si peu de temps pour surmonter son ennui, ses souffrances physiques et intellectuelles. La publication de ses romans va certes entraîner succès et reconnaissance, mais aussi des perturbations qui vont l'ébranler.

Claire rédige tout d'abord un ouvrage qui ne paraîtra à cent exemplaires qu'en 1827, un an avant sa mort : *Pensées de Louis XIV, extraits de ses ouvrages et de ses lettres manuscrites, recueil préparé par Mme de Duras*. Cet ouvrage sera réédité en 1855.

### *Ourika*

En décembre 1821, Claire commence à écrire un roman dont Chateaubriand, un des premiers lecteurs, dira : « *Je suis tout ému d'Ourika* » (Chateaubriand, *lettre à Claire de Duras*, fin décembre 1821). En décembre 1823, *Ourika* est publié à cinquante exemplaires, sans nom d'auteur. Suivi, en 1824, de quatre éditions et d'une nouvelle édition en 1826. Ce roman obtient un grand succès.

Une mode s'empare du public : bonnets, vêtements dits « Ourika », vase à l'Ourika (dont un exemplaire subsiste au château d'Ussé). Les deux filles

de Claire sont surnommées « Bourika » et « Bourgeonika » ! Quelques moqueurs surnomment Claire Bourika !

Des traductions paraissent dès 1825. Goethe en parle avec admiration. *Ourika* est adapté plusieurs fois au théâtre : dès mars 1824 *Ourika ou la petite négresse*, drame en un acte, mêlé de couplets de Mélesville et Carmouche, *Ourika ou la négresse*, drame en un acte de Villeneuve et Dupeuty, *Ourika* d'Alexandre Duval et en avril *Ourika ou l'orpheline*, mélodrame en un acte et en prose de Merle et de Courcy. De nombreuses poésies s'inspirent du roman : *Ourika, élégie* de Delphine Gay en 1824, ainsi que des romans et nouvelles : *La Nouvelle Ourika ou les avantages de l'éducation* d'Augustine Dudon en juin 1824, *La négresse et la créole, ou Mémoires d'Eulalie D\*\*\** de Gabrielle de P[aban] en 1825, *La Négresse* de M<sup>me</sup> Ballent et J. Quantin en 1826.

Ce roman décrit la passion impossible d'une jeune femme sénégalaise, arrachée à sa condition d'esclave, pour un aristocrate, Charles, petit-fils de sa protectrice. Ne pouvant s'affranchir des préjugés raciaux et sociaux, Ourika, neurasthénique, se réfugie au couvent. Elle se confie à un médecin incapable de la guérir. Elle meurt peu après.

L'histoire est inspirée d'un fait réel. Ourika (ca 1784-1799) fut une jeune fille noire offerte par le chevalier de Boufflers, gouverneur du Sénégal, à son oncle le maréchal de Beauvau. Elle vécut dans l'hôtel parisien de sa famille d'adoption place Beauvau. « *C'est une petite nouvelle que j'ai faite il y a deux ans et dont j'ai fait imprimer cette année quelques exemplaires pour mes amis. Le fond de l'histoire est vrai. Ourika fut rapportée par le chevalier de Boufflers à Mme la maréchale de Beauvau, mais, hors leurs deux caractères et la triste cause de la fin d'Ourika, tout le reste est d'imagination* » (De Duras, lettre à Rosalie de Constant, 1<sup>er</sup> janvier 1824).

Sainte-Beuve révèle ce qui a entraîné Claire à écrire le premier de ses romans : « *en 1820 seulement, ayant un soir raconté l'anecdote réelle d'une jeune négresse élevée chez la maréchale de Beauvau, ses amis, charmés de ce récit (car elle excellait à raconter), lui dirent : "mais pourquoi n'écrivez-vous pas cette histoire ?" »*

Ourika est une des premières héroïnes noires de la littérature occidentale qui n'est pas l'objet d'une représentation exotique. L'écrivain anglais John Fowles, auteur de *La Maîtresse du lieutenant français*, roman qui doit beaucoup à *Ourika*, écrit qu'*Ourika* représente « *la première tentative sérieuse de*

*la part d'un romancier blanc pour entrer dans une conscience noire* » (introduction à l'édition anglaise d'*Ourika*, 1977).

En écrivant ce texte, Claire de Duras s'inscrit dans le combat pour l'abolition de l'esclavage qui n'interviendra qu'en 1848. Mais surtout, la passion d'*Ourika* est aussi la transposition de « *la passion innocente, autant qu'extravagante* » (marquise de la Tour du Pin) de Claire pour Chateaubriand et pour sa fille Félicie. « *Il y a dans la vie de madame de Duras deux blessures dont on trouve la trace dans Ourika : son amitié insatisfaite pour Chateaubriand et son amour déçu pour sa fille Félicie [...] De toutes les frustrations affectives, nous trouvons l'écho dans Ourika.* » (Claudine Herrmann, préface à l'édition d'*Ourika*, éditions des Femmes). *Ourika* « *incarne l'imagination de Claire de Duras jusque dans sa part la plus obscure, elle porte jusqu'à nous l'atmosphère un peu lourde de son secret ; ou, au moins, son idée du monde, qui sous-entend forcément la fiction d'un monde idéal* » (Joë Bousquet, *étude*, dans l'édition *Ourika suivi d'Édouard*. Préface de Jean Giraud, 1950). « *Ourika retrace les sentiments intimes de Mme de Duras. Elle a peint sous cette peau noire les tourments que lui avait fait éprouver une laideur qu'elle s'exagérait* » (Marquise de la Tour du Pin).

*Ourika* a été un grand succès pérenne. Gustave Flaubert, dans *Bouvard et Pécuchet*, nomme *Ourika* parmi les romans influents : « *À haute voix et l'un après l'autre, ils parcoururent La Nouvelle Héloïse, Delphine, Adolphe, Ourika. Mais les bâillements de celui qui écoutait gagnaient son compagnon, dont les mains bientôt laissaient tomber le livre par terre. Ils reprochaient à tous ceux-là de ne rien dire sur le milieu, l'époque, le costume des personnages. Le cœur seul est traité : toujours du sentiment ! Comme si le monde ne contenait pas autre chose !* » Victor Hugo, dans les *Misérables* : « *La duchesse de Duras lisait à trois ou quatre amis, dans son boudoir Ourika inédite* ». Balzac, dans *Les Illusions perdues* : « *Faites-moi le plaisir de venir dîner lundi chez moi avec monsieur de Rubempré, vous causerez plus à l'aise qu'ici des affaires littéraires ; je tâcherai de racoler quelques-uns des tyrans de la littérature et les célébrités qui la protègent, l'auteur d'Ourika et quelques jeunes poètes bien pensants* ». Aimé Césaire cite *Ourika* dans *la Tragédie du roi Christophe* en 1963.

Des éditions d'*Ourika* paraîtront en 1849, 1851, 1861, 1865, 1878, puis en 1950 (*Ourika suivi de Édouard*, préface de Jean Giraud, étude de Joël Bousquet), avant que l'ouvrage ne redevienne à la mode en 1979 dans une édition engagée (*Ourika, une édition féministe* de Claudine Hermann, éditions

des Femmes), et en 1993 dans une édition universitaire (*Ourika ; présentation et étude* de Roger Little, University of Exeter Press).

*Ourika*, peu connu en France, est célèbre aux USA pour son analyse des questions d'égalité raciale et sexuelle.

## **Édouard**

*Ourika* écrit en décembre 1821, Claire lit à ses amis son nouveau roman *Édouard* en février 1822. « *J'ai fait un roman qui s'appelle Édouard et dont l'idée est de montrer l'infériorité sociale, telle qu'elle existait avant la Révolution, où les mœurs admettaient tous les rangs comme société, pourvu qu'on ait de l'esprit, mais où les préjugés étaient plus impitoyables que jamais dès qu'il était question de franchir d'autres barrières. J'ai essayé de peindre les souffrances de cœur et d'amour propre qu'une telle situation faisait naître* » (Duras, *lettre à Rosalie de Constant*, 15 mai 1825).

Dans ce roman, dont l'action se passe en 1785, le fils d'un grand avocat, Édouard, est recueilli par le maréchal d'Olonne et vit dans l'intimité de la fille du maréchal, la marquise de Nevers. La disgrâce du maréchal permet aux deux jeunes gens de se faire des promesses au château de Faverange, lieu d'exil. Édouard, qui n'est pas noble, est follement amoureux. La marquise de Nevers a une affection semblable. Mais la différence de classes sociales entraîne Édouard, respectueux des hiérarchies sociales et ne voulant déshonorer celle qu'il aime, à partir en Amérique où il est tué à la guerre, à la bataille de Brandywine. La marquise meurt de douleur en France.

Claire s'inspire de l'inclination que témoignait un fils d'un conseiller d'État, Denis Benoist (1796-1880), pour sa fille Clara. Si Claire accepta la situation, son mari fut intransigeant : amour socialement inacceptable, le prétendant, non noble, ne pouvait devenir le gendre d'un duc et pair de France. La position de son mari ne devait certainement pas être agréable à Claire.

*Édouard* contre le mariage de classe, fut ainsi écrit deux ans après le mariage de sa fille Félicie.

« *L'idée d'Ourika, d'Édouard... c'est une idée d'inégalité, soit de nature, soit de position sociale, une idée d'empêchement, d'obstacle entre le désir de l'âme et l'objet mortel ; c'est quelque chose qui manque et qui dévore, et qui crée une sorte d'envie sur la tendresse* » (Sainte-Beuve).

Stendhal, dans une chronique du 18 décembre 1825 (*Esquisses de la société parisienne de la politique et de la littérature, chroniques 1825-1829*) écrit : « *La conduite d'Édouard est devenue le sujet préféré de la conversation des salons à la mode et, toutes les fois qu'on le discute, on donne congé à la tristesse et à la hauteur. Beaucoup de dames vont jusqu'à soutenir que le timide Édouard respecte trop sa maîtresse lorsqu'il est avec elle dans le petit cabinet de la tour de Faveranges. On débat la question de savoir si Édouard donne la meilleure preuve de son amour en partant au loin ou s'il n'aurait pas dû anticiper d'une vingtaine d'années le progrès des événements, se marier avec sa maîtresse – ou son amie pour employer le mot à la mode – et montrer assez de fermeté pour paraître à ses côtés dans une loge à l'Opéra, car tel était l'usage en 1785. On peut dire que deux siècles se sont écoulés depuis cette époque, tant nous sommes devenus semblables aux Américains pour la simplicité et le bon sens* ».

En octobre 1825, publication à cent exemplaires d'*Édouard*, suivi d'une deuxième édition en décembre 1825. Le roman est publié en allemand dès 1825. De nouvelles éditions voient le jour en France en 1849, 1851, 1861, 1865, 1879. *Édouard* ne sera republié au XX<sup>e</sup> siècle qu'en 1950 (*Ourika suivi de Édouard*, préface de Jean Giraud, étude de Joël Bousquet), puis en 1983 (*Édouard*, préface et notes de Claudine Hermann), et en 1994 (éditions Autrement).

Dans *Édouard*, nous explique Pailhès dans son étude sur *la duchesse de Duras et Chateaubriand* en 1910, « *Faverange représente Ussé, et c'est au château d'Ussé que se passèrent ses plus belles années. C'est là qu'elle connut le bonheur ; là qu'elle le savoura de longs mois, chaque année, au sein d'une paix délicieuse [...] Car il est facile de s'en convaincre en comparant la description d'Ussé dans la correspondance, et celle de Faverange dans le roman, le château de Faverange, par un ensemble de détails absolument caractéristiques, n'est autre que le château d'Ussé* ».

Il faudrait, pour les historiens de la commune et du château de Rigny-Ussé, comme pour ceux de la Touraine, tirer profit des notations et remarques de Claire relevées dans sa correspondance, ses journaux intimes et ses livres. Outre le château d'Ussé et ses nombreux visiteurs, n'y trouve-t-on pas des anecdotes sur la pagode de Chanteloup qu'elle visite le 29 août 1810, sur Tours, Azay-le-Rideau ainsi que, par exemple, des listes d'artisans et de fournisseurs des environs d'Ussé ? Mais il faudrait aussi étudier les faits et gestes

de Claire et de son mari à Ussé. N'ont-ils pas, par exemple, remis le 20 avril 1808 à la municipalité la cloche de l'église de Rigny qui était dans la chapelle du château depuis l'établissement des temples décadaires ? Sans parler du long procès entre le duc de Duras et la commune, entre 1834 et 1839, à l'issue duquel la commune perdit à peu près la moitié de ses terres, ne pouvant prouver ses titres de propriétés.

### *Olivier*

En juillet 1822, Claire compose un troisième roman, *Olivier*, dont le thème suggéré traite de l'impuissance sexuelle voire de l'homosexualité, véritable défi à la morale de l'époque. Le 26 juillet 1822, Chateaubriand la met en garde : « *Je vois que vous êtes au roman. J'admire votre audace. Mais savez-vous que dans un pareil sujet il faut tout dire et même les mots ? Comment ferez-vous ? si vous n'en faites qu'un mystère, votre énigme sera froide* ».

Claire en donne lecture à quelques amis. Sainte-Beuve dans *Causerie du Lundi* résume le roman : « *Le héros aimait une jeune femme, en était aimé, et il s'éloignait pourtant, bien qu'elle fût libre. D'où venait cet obstacle secret au bonheur d'Olivier, cette impossibilité d'union ?* »

Quoique le « défaut » du héros ne soit jamais explicité ou énoncé, l'entourage de Claire, témoin des assiduités d'Astolphe de Custine chez les Duras en 1818, des engagements réciproques entre lui et Clara, puis de la rupture, ne devait avoir aucun mal à deviner Astolphe sous l'impuissant Olivier. En fait, le thème de l'homosexualité n'est pas directement abordé ; les problèmes soulevés sont le bonheur et le mariage. Quoi qu'il en soit, personne n'ignore en 1826 la véritable nature du secret d'Olivier : « *le sujet d'un de ces ouvrages était bien difficile à traiter. Je n'oserais le raconter. C'était une gageure en famille* » (duchesse de Maillé, *Souvenirs des deux restaurations*). Si les critiques littéraires et le public apprécient *Ourika* et *Édouard*, le milieu aristocratique sarcastique ironise sur ce nouveau texte et Claire renonce à publier *Olivier*.

Sainte-Beuve, dans ses *Causeries du Lundi*, écrit : « *Les imaginations moqueuses se mirent en frais et en campagne. M. de Latouche fut des premiers ; il fit plus, il composa en secret un petit roman qu'il fit paraître sous le titre*

*d'Olivier, sans nom d'auteur, et dans une forme d'impression exactement la même que celle des autres romans de Mme de Duras. Plus d'un lecteur y fut pris et se dit avec étonnement : mais est-il possible qu'une personne comme Mme de Duras, qu'une femme du monde et qu'une femme, soit allée choisir une pareille donnée ? Mais c'est incroyable, c'est révoltant ».*

En effet, début 1826, paraît un ouvrage anonyme, intitulé *Olivier*. Cette publication est une supercherie littéraire prise à l'initiative de Hyacinthe de Latouche et de Stendhal.

Le scandale est énorme. Latouche publie une lettre dans laquelle il affirme qu'il n'est pas l'auteur d'*Olivier*, qu'il en connaît l'auteur mais que ce n'est pas l'auteur d'*Ourika* et d'*Édouard*.

En août 1827, publication sans nom d'auteur d'*Armance ou quelques scènes d'un salon de Paris*. Inspiré du thème d'*Olivier*, ce roman de Stendhal sera publié en 1828 sous son nom. « *L'étude de l'impuissance, du babilanisme, avait captivé Stendhal [...] On comprend que Stendhal se soit mis à écrire "Armance" vers la fin de janvier 1826, confirmé dans ses intentions par le succès d'Olivier [...] Il reste cependant certain que Stendhal n'aurait pas écrit "Armance" si La Touche n'avait pas lancé, pour un succès facile, sa mystification d'"Olivier" »* (F. Segu, *un romantique républicain : H. de Latouche (1785-1851)*, 1931).

Si Latouche dans son roman a mis en exergue l'androgynie, Stendhal a privilégié l'impuissance.

Célèbre en son temps, *Olivier* de Claire de Duras ne sera finalement publié pour la première fois qu'en 1971, *Olivier ou le secret*, texte inédit établi, présenté et commenté par Denise Virieux, aux éditions José Corti.

### ***Le Moine et autres textes***

En novembre 1822, dans sa correspondance, Claire évoque un nouveau roman *Le Moine ou l'abbé du mont Saint-Bernard*. Ce roman inachevé de 80 pages manuscrites reste aujourd'hui inédit.

En octobre 1788, Ange, un frère religieux, conte son histoire à un voyageur. À 25 ans, destiné à une carrière ecclésiastique, mondain et ambitieux, il attend de l'avancement lorsque le baron d'Acigné meurt et lui confie la destinée de sa femme et de sa fille Coralie, bientôt orpheline de sa mère. Ange

découvre la passion qu'il éprouve pour sa protégée. Tirailé entre sa passion et son engagement religieux, il refuse sa nomination de coadjuteur et propose le mariage à Coralie. Celle-ci, par respect des convenances, refuse et se fait religieuse. Ange entre alors au monastère du Mont-Saint-Bernard dans les Alpes.

Dans une autre version, ce sont deux enfants qui sont recueillis suite à un naufrage sur les côtes bretonnes par le baron d'Acigné.

En 1823, Claire commence la rédaction de deux autres romans, *Mémoires de Sophie* et *Amélie et Pauline*. *Mémoires de Sophie* suit le destin d'une orpheline de haute noblesse qui s'attache à un ami de son frère dont le mariage fut arrangé. Émigrée à Londres, elle se laisse courtiser par cet ami qui parle de faire casser son mariage. Dans *Amélie et Pauline*, le comte Henry quitte la France en 1790 et, déçu par son mariage, rejoint l'armée des princes. Après l'échec de celle-ci en 1792, il se retire à Lausanne, se lie avec Amélie, une jeune veuve émigrée qu'il suit en Angleterre où leur amour s'enflammera.

Inachevés, Les *Mémoires de Sophie* et *Amélie et Pauline* sont publiés en 2011 aux éditions Manucius.

## SOLITUDE ET MALADIE, LES DERNIÈRES ANNÉES

À partir de 1823, la romancière se repose dans sa maison de campagne, dans la vallée de Montmorency. Au printemps 1824, Claire, qui semble se réfugier dans la maladie, subit une grave crise de rhumatismes.

Très malade, elle se plaint à son amie Rosalie de Constant : « *M. de Chateaubriand ne me croira malade que quand je serai morte : c'est sa manière, elle épargne bien des inquiétudes et il est probable que si j'avais eu cette manière d'aimer, je me porterais mieux* » (7 juin 1826) ; « *Je crois souvent que c'est là l'hypocondrie à son plus haut degré, car je n'ai pas de fièvre, je ne souffre pas violemment, mais toutes les fonctions sont lentes, difficiles et accompagnées de spasmes qui me fatiguent beaucoup [...]. Je n'ai plus de volonté ni de courage, je pleure toute la journée comme un enfant, et souvent sans cause que le malaise et le découragement* » (31 juillet 1826).

Se sentant isolée et rejetée, Claire de Duras lasse, malade, souffre de langueur et ne cesse de dépérir. N'a-t-elle pas écrit dans *Ourika* : « *Cet affreux sentiment de l'inutilité de l'existence est celui qui déchire le plus profondément*

*le cœur : il me donna un tel dégoût de la vie, que je souhaitai sincèrement mourir* ».

En janvier 1827, Chateaubriand écrit à Rosalie de Constant que Claire « *est établie à La Muette, maison [de santé] située à l'entrée du Bois de Boulogne ; elle a été obligée de quitter Paris qui lui faisait mal pour chercher une complète solitude* ». « *Fuyant devant la mort* » (Chateaubriand), Claire se rend en Suisse, en Italie puis, souffrante, s'installe à Nice, rejointe par ses deux filles : « *Je ne vois personne ; je deviens plus sauvage tous les jours ; le silence est le seul plaisir qui me reste, je l'écoute et il me calme comme une musique délicieuse* » (Claire, à Rosalie de Constant, 7 décembre 1827).

Stendhal écrit, dans une chronique publiée en décembre 1826 dans *La Revue britannique* : « *la duchesse de Duras, dont le talent est si célèbre, est en ce moment dangereusement malade. [...] La duchesse est l'auteur de quelques très jolis romans, dans lesquels elle a peint les impossibilités de l'amour, si je puis m'exprimer ainsi. Ourika ne peut pas se marier avec son amant parce qu'elle est de couleur, et Édouard ne peut pas devenir le mari de la duchesse de Nevers parce qu'il n'est pas noble. La duchesse de Duras a lu à quelques intimes un roman intitulé Olivier que l'on dit supérieur à ses premiers ouvrages, mais qui n'a point été imprimé* ».

Claire meurt le 16 janvier 1828, après un mois d'agonie. Son mari ne l'a pas revue depuis son départ de Paris. La comtesse de Boigne écrit que Chateaubriand, alors ambassadeur à Rome, « *a à peine consenti à tracer un article bien froid dans une gazette pour honorer les cendres de madame de Duras qui, pendant douze ans, n'avait vécu que pour lui* ».

Stendhal, dans une chronique datée du 20 avril 1828, rend compte de la disparition de Claire : « *la perte de la duchesse de Duras, qui mourut à Nice voici quelques mois, est un événement profondément déploré dans le grand monde de Paris [...]. C'était une femme d'un talent supérieur [...]. Mme de Duras a peint les tableaux les plus touchants de l'amour en lutte contre les difficultés et les malheurs. Comme si elle voulait démontrer que "le chemin de l'amour véritable n'est jamais facile", elle a pris pour thème de ses romans les obstacles insurmontables qui menacent le bonheur des amoureux [...]* ».

Humboldt écrit à Clara, duchesse de Rauzan, le 19 février 1828 : « *vous parler de ce qui vous est ravi, de celle qui faisait le plus bel ornement de la France, dont la bienveillance de caractère égalait pour le moins l'élévation du plus noble talent, ce n'est pas vous rappeler la douleur dans une calamité* ».

*si grande, c'est un besoin de l'âme de s'occuper sans cesse de ce qui a fait le bonheur de notre vie [...]. Je serais le dernier des hommes si je ne lui conservais un culte dans mon cœur ».*

## LE DUC DE DURAS ET FÉLICIE, DESTINÉES

Le duc de Duras sera un grand notable tourangeau. Inscrit sur « *la liste des électeurs composant le collège électoral du département d'Indre-et-Loire pour la session du 20 septembre 1817* », il figure sur le registre des électeurs de l'arrondissement de Chinon et sur la « *liste générale des contribuables payant 300 francs et plus de contributions foncière, personnelle et mobilière et patentes réunies* ».

Pair de France, membre de l'Académie Française, président du collège électoral du département d'Indre-et-Loire pendant la Restauration, il est élu au Conseil général d'Indre-et-Loire dont il deviendra le président de 1827 à 1831.

Le 10 avril 1829, un an après le décès de son épouse, le duc de Duras se remarie avec une riche veuve portugaise, Marie-Emilie Knusli – Dia-Santos (1791-1862). D'après la comtesse de Boigne, quelques semaines après son nouveau mariage, le duc de Duras aurait ainsi exprimé sa satisfaction : « *Ah ! mon ami, tu ne peux pas comprendre le bonheur d'avoir plus d'esprit que sa femme !* ».

Le 30 juillet 1836, le duc de Duras cède le tiers du domaine d'Ussé à sa fille Félicité de La Rochejaquelein, les deux autres tiers appartenaient à Claire de Duras. Il décède le 1<sup>er</sup> août 1838 à Versailles. À la demande de sa fille Félicie de la Rochejacquelein (1798-1883), son amie Félicie de Fauveau a sculpté, en 1866, une stèle commémorative dans la chapelle du château d'Ussé.

Félicie, compromise dans l'affaire de la duchesse de Berry en 1832, sera condamnée à mort et se réfugiera en Italie. Légitimiste, elle fait mettre, sous le second Empire, dans la chapelle du château d'Ussé où elle se retire, une médaille à l'effigie d'Henri V. Propriétaire d'Ussé, la comtesse fait restaurer le château et fait construire les bâtiments renaissance de la cour ouverte. Elle décédera le 7 janvier 1883 au château d'Ussé. Elle lègue le château d'Ussé à son petit-neveu le duc de Blacas dont les descendants en sont les actuels propriétaires.

Un ouvrage religieux de Claire de Duras aura une publication posthume au XIX<sup>e</sup> siècle : *Réflexions et Prières inédites* (1839).

Claire, qui a commencé à écrire dès 1804, a laissé de nombreux manuscrits, notes de voyages, de souvenirs et de portraits, recueils de vers, de citations, de maximes, un *Recueil de prières à l'usage des enfants*, un *Journal de la conduite de mes chères filles (1809-1812)*, des journaux intimes dont certains écrits à Ussé, une correspondance dont celle avec Chateaubriand a été partiellement éditée, des romans inachevés comme *Le Paria* (1823), histoire d'un hindou sans caste, exilé en Europe.

Longtemps considérés comme romans sentimentaux, les ouvrages de Claire de Duras sont de nouveau très étudiés par les chercheurs. En effet, Claire analyse le principe d'égalité entre les hommes et les femmes, de toutes conditions sociales, de toutes races, principe majeur du Siècle des Lumières et de la Révolution. Aujourd'hui, en 2014, nous trouvons des éditions savantes des romans de Claire de Duras, mais aussi des éditions grand public comme *Ourika, Édouard et Olivier ou le secret* avec une préface de Marc Fumaroli, en un seul volume en Folio-poche.

Elle qui a écrit, en 1813, dans un *Cahier de conseils à sa fille Félicie avant son mariage*, « l'indépendance des idées est une chose que le monde ne pardonne point aux femmes » est considérée aujourd'hui comme précurseur féministe et une référence obligatoire de la littérature. La preuve, elle est une écrivaine majeure citée dans *La littérature en bas-bleus : romancières sous la Restauration et la monarchie de Juillet (1815-1848)*, deux gros volumes édités en 2010 et 2013 chez Garnier classiques.

On peut citer aussi les travaux de Marie-Bénédicte Diethelm, responsable de l'édition Folio, qui prépare l'édition de la correspondance Chateaubriand-Duras chez Gallimard et les travaux de Chantal Bertrand Jennings dont on peut citer *Un autre mal du siècle : le romantisme des romancières, 1800-1846*.

Une biographie de Claire de Duras a été publiée aux éditions du Petit-Pavé en 2010 par Odile Métais-Thoreau.